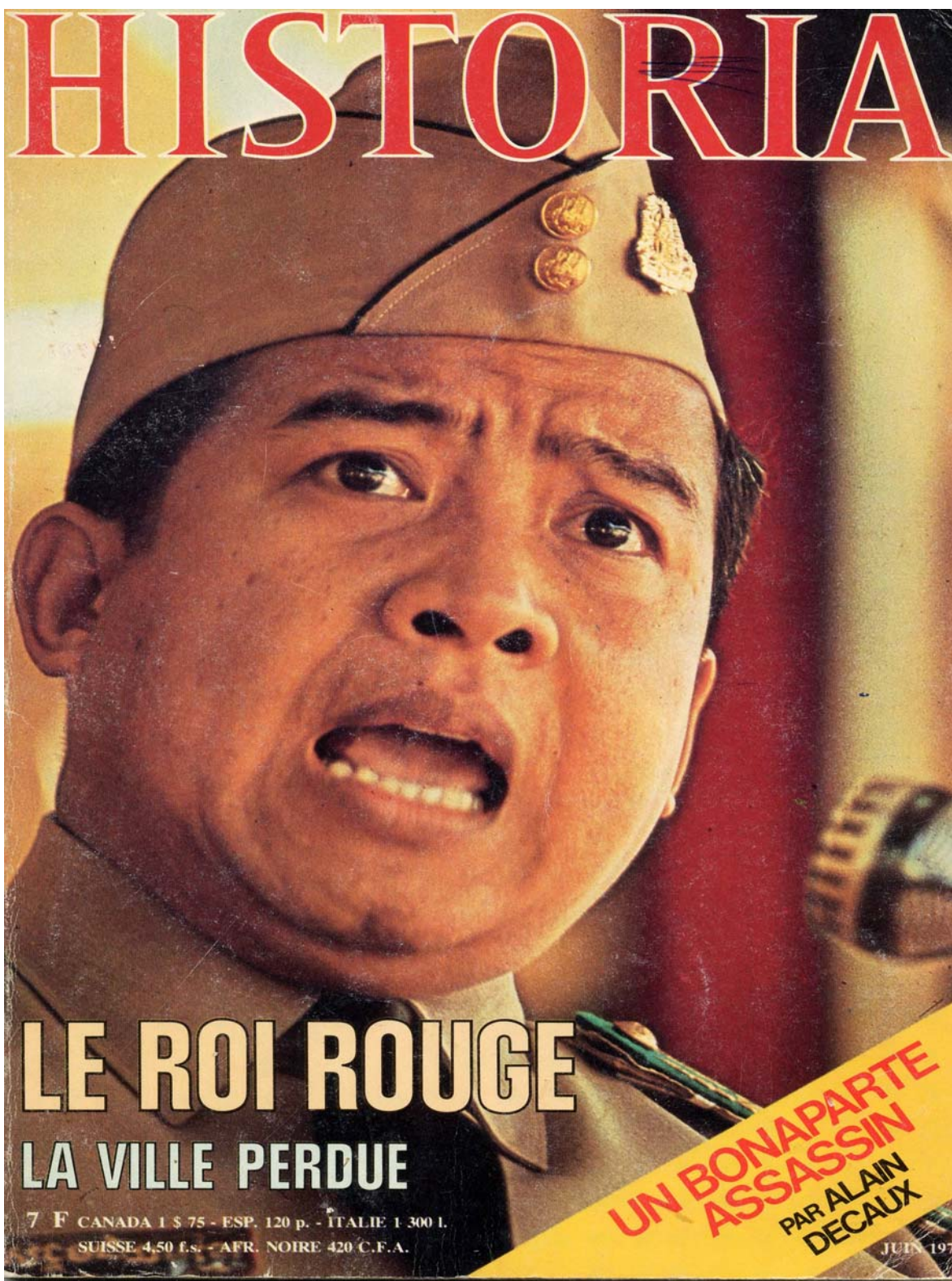


HISTORIA



LE ROI ROUGE

LA VILLE PERDUE

7 F CANADA 1 \$ 75 - ESP. 120 p. - ITALIE 1 300 L.
SUISSE 4,50 f.s. - AFR. NOIRE 420 C.F.A.

**UN BONAPARTE
ASSASSIN**
PAR ALAIN
DECAUX

JUIN 1975

BERNARD HAMEL

Le surprenant parcours du prince Sihanouk

A la suite de l'invasion du Cambodge par les forces vietnamiennes et de la nouvelle « libération » de Phnom Penh, on a assisté entre Pékin et les États-Unis à un curieux ballet du prince Sihanouk. Aujourd'hui, des observateurs politiques estiment qu'il est le seul personnage susceptible d'être accepté à la fois par la Chine et par le Vietnam pro-soviétique. Bernard Hamel, qui connaît bien le Cambodge, nous dit les sinuosités du personnage et de sa politique

Phnom Penh 1964 : de gauche à droite, au premier rang, le prince Souvanna-Phouma (Laos) et le prince Sihanouk. Au deuxième rang, le Premier ministre khmer, N. Kantol, et le général Lon Nol.



LE 6 janvier 1979, la veille même de la reprise de Phnom Penh par les forces de Hanoi, un avion chinois venant du Cambodge ramenait à Pékin un personnage disparu de la scène politique depuis avril 1976 : le prince Norodom Sihanouk, ex-chef d'État du Cambodge.

Deux jours plus tard celui-ci tenait une conférence de presse dans la capitale chinoise et, pendant près de six heures, racontait à de

nombreux journalistes étrangers comment il avait vécu à Phnom Penh sous la férule des Khmers rouges.

Le jour suivant il partait pour New York, mandaté par ces mêmes Khmers rouges pour plaider, devant le Conseil de Sécurité de l'O.N.U., la cause du « Kampuchea démocratique » envahi par les Nord-Vietnamiens. Sa réapparition inattendue suscitait alors d'autant plus d'étonnement que la plupart des

observateurs étaient persuadés qu'il ne jouerait jamais plus de rôle politique.

roi du Camb

Certains même ont voulu expliquer la raison du mystère depuis près de trois

Le ant irs ce uk

Phnom Penh 1964 :
de gauche à droite,
le premier rang, le
prince
Sihanouka-Phouma
(Laos) et le prince
Sihanouk. Au
deuxième rang, le
Premier ministre
mer, N. Kantol, et
le général Lon Nol.



Collection particulière

nombreux journalistes étrangers comment il
ait vécu à Phnom Penh sous la férule des
khmers rouges.

Le jour suivant il partait pour New York.
mandaté par ces mêmes Khmers rouges pour
aider, devant le Conseil de Sécurité de
l'O.N.U., la cause du « Kampuchea démocratique »
envahi par les Nord-Vietnamiens. Sa
apparition inattendue suscitait alors d'au-
tant plus d'étonnement que la plupart des

observateurs étaient convaincus qu'il ne
jouerait jamais plus aucun rôle sur le plan
politique.

roi du Cambodge à dix-huit ans

Certains même le tenaient pour mort, en
raison du mystère qui planait sur son sort
depuis près de trois ans déjà.

A vrai dire, l'ancien leader cambodgien
pouvait s'estimer heureux d'avoir échappé
ainsi aux Khmers rouges, grâce à l'interven-
tion de dernière minute de ses amis chinois.
Parmi tous les adversaires de Sihanouk, qui
furent nombreux au cours de sa vie politique
agitée, les Khmers rouges ont toujours été en
effet les plus acharnés contre lui. Du moins
depuis le début des années 1960, époque à
laquelle Saloth Sâr (le futur Pol Pot), Ieng

HISTORIA

Sary et quelques autres prirent le maquis pour lutter contre le régime sihanoukiste.

A cette époque, il est vrai, Sihanouk ne se souciait pas trop de l'opposition, apparemment sans avenir, d'une poignée d'intellectuels cambodgiens convertis au marxisme pendant leurs années d'études à Paris. Car le prince était alors à l'apogée de sa popularité, vénéré comme un « dieu-roi » par son peuple depuis de longues années.

Depuis 1941, en effet, Norodom Sihanouk était à la tête du royaume du Cambodge, dont il devint le souverain alors qu'il n'avait encore que dix-huit ans. Né le 31 octobre 1922, rien ne le destinait à régner après la mort de son grand-père, le roi Sisowath Monivong, survenue en avril 1941.

La monarchie cambodgienne étant élective, et non pas héréditaire, le choix du Conseil de la Couronne aurait pu se porter alors sur un autre prince plus âgé et plus expérimenté que le jeune Sihanouk qui était encore lycéen à Saigon. Mais les autorités du Protectorat français imposèrent Sihanouk, nullement préparé à régner et moins encore à gouverner. Il n'était du reste pas question de le laisser gouverner, les Français s'en chargeant à sa place — au moins pendant les premières années de son règne.

Les choses changèrent ensuite avec la succession d'événements qui allait bouleverser la péninsule indochinoise, depuis l'occupation japonaise jusqu'à la première guerre du Viêt-

nam. Celle-ci fut d'ailleurs bénéfique pour le jeune roi du Cambodge, qui réussit habilement à prendre la tête du mouvement nationaliste khmer — bien qu'il n'en ait pas été l'inspirateur — et à obtenir de la France l'indépendance pour son pays, en novembre 1953, huit mois et demi avant les accords de Genève de 1954.

Entre-temps il avait dû promulguer en 1947, sous l'influence française, une Constitution d'allure démocratique et laisser se former des partis politiques pour lesquels il n'avait aucune sympathie.

un gouvernement sans partage

Roi d'un Cambodge redevenu indépendant, et affranchi ainsi de la tutelle française, Sihanouk sera bientôt tenté par l'exercice d'un pouvoir personnel débarrassé de toute entrave parlementaire. Pour y parvenir, il décide en mars 1955 d'abdiquer, à la surprise générale, au profit de son père, en invoquant comme motif son désir « de se rapprocher de son peuple ».

En fait, Sihanouk voulait surtout en finir avec les partis politiques cambodgiens, les obliger à disparaître, et avoir la haute main sur la conduite des affaires du pays. Aussi s'empressa-t-il de créer la même année un mouvement, le « Sangkum Reastr Niyum » (ou « Communauté socialiste populaire »)

dont il devint le président, écartant ainsi les autres formations politiques, à l'exception toutefois d'une tendance communiste.

Le « Sangkum », qui n'était pas un parti, allait durer jusqu'en 1970 — existante sur le plan politique aussi le prince allait diriger son pays autocratique qui soit.

La présence sur le trône de Sihanouk, son père, ne fut pas, en soi, un problème, celui-ci jouant un rôle de médiateur entre le roi et le peuple. Mais la volonté du prince de rétablir la reine Kossamak, veuve de son père, fut du trône — sans détermination d'autorité.

Pendant ces quinze années, le « Sangkum » — de 1955 à 1970 — fut une monarchie absolue par l'absolutisme du roi (« Monseigneur »). Non seulement par son penchant

Le prince attachait une grande importance à sa popularité, et à l'occasion de la cultiver sans



8 mai 1966 :
cérémonie du
« sillon sacré » à
Svay Rieng. Le
prince, avec une
charrue, a fait le
tour de l'enceinte
de la ville et reçoit
l'hommage de la
population. A
ses côtés,
l'une de ses filles.

Exécution de deux
« Khmers-serei »
 (« Khmers libres »),
adversaires du ré-
gime de Sihanouk.
Le prince donna
une cruelle publi-
cité aux exécutions
diffusant dans tout
le pays les photos
du châtiment des
« traîtres ».



Collection particulière



Collection particulière

Sihanouk affectionnait le rôle de « Samdech Euv » (Monseigneur Papa) auprès des paysans cambodgiens qui formaient à eux seuls 85 % de la population. Chaque visite du prince donnait lieu à des réjouissances et à des distributions de cadeaux.

Ci-contre, à droite, 24 avril 1965 : le prince Sihanouk, en flirt poussé avec le Nord-Vietnam et le Viêt-cong, remet des dons à Tran Bun Kiem, représentant du Viêt-cong. Sihanouk prit prétexte d'un incident de frontière avec le Sud-Vietnam pour rompre, en mai 1965, les relations diplomatiques avec les États-Unis.



Aux discours s'ajoutaient naturellement ses conférences de presse, monologues interminables qui faisaient également l'objet d'une triple retransmission. Quant au bulletin quotidien de l'Agence khmère de presse, publié en français pour être accessible aux étrangers, son rôle principal était de rendre compte des « activités princières ».

Tout ce que faisait ou disait Sihanouk était ainsi relaté chaque jour en détail, et chaque compte rendu se rapportant au prince devait obligatoirement lui être soumis au préalable. En fait tout ce qui se passait dans le royaume devait être soumis au « très haut examen de Monseigneur » — c'était la formule consacrée — car Sihanouk voulait être tenu au courant de tout et décider de tout.

Lui-même déclarait d'ailleurs volontiers qu'il passait entre douze et quinze heures par

jour à s'occuper des affaires de l'Etat et à examiner d'innombrables dossiers. Mais une bonne partie de son temps était réservée aux visites dans les provinces et aux inaugurations de « nouvelles réalisations du Sangkum ». Ces inaugurations, qui avaient généralement lieu en présence du Corps diplomatique et des rares journalistes accrédités à Phnom Penh, étaient un de ses passe-temps favoris. Elles lui permettaient de jouer pleinement son rôle de « Samdech Euv » (« Monseigneur Papa ») auprès des paysans, qui formaient à l'époque 85 % de la population du Cambodge.

Ceux-ci, pour qui chaque visite du prince s'accompagnait de distribution de cadeaux (des coupons de tissu « Sangkum » principalement) et de réjouissances diverses, ne lui marchandèrent pas leurs ovations — auxquelles s'ajoutaient « les affectueux élans de la jeunesse », suivant une formule chère à l'un

des chroniqueurs attirés de presse.

Quant aux réalisations, longue d'année, Sihanouk, volontiers aux étrangers, « de classe internationale » lorsqu'elles étaient fort nombreuses.

Elles lui servaient d'autostatistiques dont il donnait la sienne à son peuple, avec satisfaction, à l'occasion des sessions nationales du Sangkum ».

**débonnaire
sauf pour les**

Ce « congrès national » se tenait une fois par an à Phnom Penh, sous la présidence de Sihanouk, à permettre l'exercice direct. Mais l'ordre du jour, qui durait deux semaines, était fixé d'avance en plein air sur un palais royal, était fixé d'avance.

Toutes ses propositions



Sihanouk affectionnait le rôle de « Samdech Euv » (Monseigneur Papa) auprès des paysans cambodgiens qui formaient à eux seuls 85 % de la population. Chaque visite du prince donnait lieu à des réjouissances et à des distributions de cadeaux.

Ci-contre, à droite, 24 avril 1965 : le prince Sihanouk, en flirt poussé avec le Nord-Vietnam et le Viêt-cong, remet des dons à Tran Bun Kiem, représentant du Viêt-cong. Sihanouk prit prétexte d'un incident de frontière avec le Sud-Vietnam pour rompre, en mai 1965, les relations diplomatiques avec les États-Unis.



Collection particulière

des chroniqueurs attitrés de l'Agence khmère de presse.

Quant aux réalisations qu'il inaugurerait à longueur d'année, Sihanouk les présentait volontiers aux étrangers comme des réalisations « de classe internationale », même lorsqu'elles étaient fort modestes.

Elles lui servaient d'autre part à gonfler des statistiques dont il donnait ensuite connaissance à son peuple, avec une évidente satisfaction, à l'occasion des sessions du « congrès national du Sangkum ».

débonnaire... sauf pour les opposants

Ce « congrès national », qui se tenait deux fois par an à Phnom Penh, était une sorte de parlement populaire destiné, d'après Sihanouk, à permettre l'exercice de la « démocratie directe ». Mais l'ordre du jour de chaque session, qui durait deux ou trois jours et se tenait en plein air sur un terrain situé près du palais royal, était fixé d'avance par le prince.

Toutes ses propositions étaient invariable-

LE PARCOURS DU PRINCE SIHANOUK

ment approuvées par les « congressistes », en majorité des fonctionnaires en service commandé. Naturellement, aucun d'eux ne se serait jamais risqué à formuler une critique qui aurait paru viser le chef de l'État, ou sa politique réputée « sage et clairvoyante ».

Celle-ci se signalait pourtant, sur le plan intérieur, par un autoritarisme sans limites et, dans le domaine économique, par l'incompétence la plus totale. Mais la population, très peu politisée, et en outre habituée à n'entendre jamais d'autre opinion que celle de son « leader vénéré », ne songeait guère à s'en plaindre. Sihanouk excellait d'ailleurs à cultiver envers elle un paternalisme bon enfant qui fit merveille pendant les longues années.

Il aimait à divertir son peuple autant qu'à se divertir lui-même, composant des chansons sentimentales sur une musique agréable, animant un journal humoristique en langue khmère (« Phseng-Phseng »), et tournant des films assez plaisants à voir. A quoi s'ajoutait son don remarquable pour organiser fêtes et réceptions, notamment en l'honneur des hôtes de marque en visite au Cambodge, qui bénéficiaient d'un accueil fastueux.

Autant d'éléments qui contribuaient à créer cette ambiance de « joie de vivre » — ce fut d'ailleurs le titre de l'un des ses films — que Sihanouk affectionnait tant, et à entretenir sa popularité.

Chacun pouvait donc vivre heureux sous le curieux régime de monarchie absolue sans roi qu'il avait établi en 1955, à la seule condition de ne jamais manifester la moindre velléité de contestation. Car ce prince souriant et d'apparence débonnaire, qui se réclamait du bouddhisme et de son esprit de tolérance, était impitoyable à l'égard des opposants.

une cruelle publicité

Les « Khmers Serei » (ou « Khmers libres »), républicains mais anticommunistes et pro-américains, furent les premiers à en faire l'expérience. Réfugiés soit au Sud-Vietnam soit en Thaïlande au début des années 1960, ceux d'entre eux qui tentèrent de revenir au Cambodge et qui se firent prendre finirent devant un peloton d'exécution. Sihanouk donna une cruelle publicité à ces exécutions, ordonnant qu'elles soient photographiées et filmées dans les moindres détails.

Photos et films étaient ensuite diffusés dans tout le pays, sans doute pour qu'aucun Cambodgien n'ignore le châtiment réservé aux « traîtres ».

Ce fut ensuite le tour des « Khmers rouges », ou présumés tels — car il ne s'agissait



Ci-dessus, le prince Sihanouk accueille son voisin indonésien, le président Sukarno, en visite officielle à Phnom Penh. Ci-contre, il reçoit les lettres de créance de M. Nguyen Thuong, ambassadeur du Nord-Viêt Nam.

Photos collection particulière



pas toujours de vrais communistes, mais de simples paysans las d'être brimés par une administration fortement corrompue. Les exécutions de « Khmers rouges » — ainsi nommés par Sihanouk lui-même — n'eurent lieu qu'à partir du début de l'année 1967, lorsque ceux-ci entrèrent en rébellion dans la province de Battambang puis dans d'autres provinces. Elles furent beaucoup plus nombreuses que les exécutions de « Khmers Serei » et se poursuivirent pendant trois ans.

Toutefois le prince s'abstint de leur donner la même publicité, pour ne pas indisposer les pays communistes asiatiques (Chine, Nord-Vietnam et Corée du Nord) avec lesquels il entretenait d'étroites relations.

Mais les Khmers rouges capturés furent souvent exécutés d'une manière assez féroce : décapitation et exposition des têtes coupées, précipitation dans le vide du haut des falaises de Bokor, etc.

Sihanouk lui-même se vanta de ces exécutions en certaines circonstances, notamment dans un discours mémorable prononcé dans la province de Kompong Thom le 19 août 1968 et qui fut enregistré, comme tous ses discours, par les services du ministère de l'Information

campodgien. Il proclama à cette occasion qu'il avait fait tuer déjà plus d'un millier de « Khmers rouges », et que cela « ne l'avait pas empêché de dormir ».

Tous les opposants à son régime n'étaient pas exécutés cependant, et d'autres connurent un sort plus doux en allant moisir en prison pendant huit ou neuf ans. Toujours est-il que les prisons étaient assez bien remplies lorsque Sihanouk fut destitué par le parlement khmer, le 18 mars 1970.

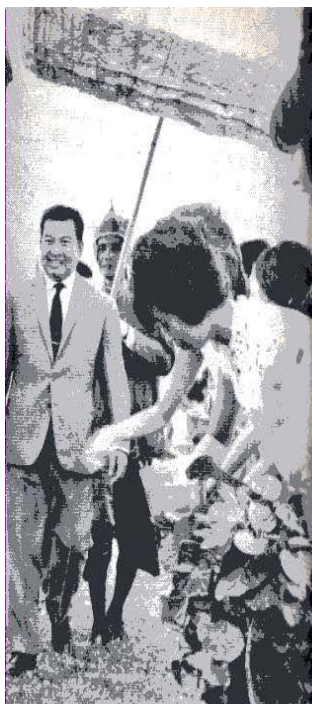
Quinze jours plus tard le gouvernement Lon Nol ordonna la libération de tous les détenus politiques. Rien qu'à Phnom Penh, 486 détenus furent remis en liberté le 2 avril. La plupart d'entre eux avaient été emprisonnés parce qu'on les soupçonnait d'être des Khmers rouges.

1966 vit l'apogée de la politique antiaméricaine de Sihanouk avec la visite du général de Gaulle au Cambodge. Celle de Jacky Kennedy, bien que privée, était l'amorce, en novembre 1967, d'une normalisation des relations avec les U.S.A.



Les vrais Khmers r
peu nombreux au Car
au début de l'année 19
de sept millions d'hab
ils ne faisaient courir
régime sihanoukiste.
peuple khmer se mor
lergique au communi
ment de son attachem
dhique.

En fait, la sécurité



Photos collection particulière



Il proclama à cette occasion qu'il
er déjà plus d'un millier de
ges », et que cela « ne l'avait pas
ormir ».
posants à son régime n'étaient
ependant, et d'autres connurent
loux en allant moisir en prison
ou neuf ans. Toujours est-il que
ient assez bien remplies lorsque
restitué par le parlement khmer,
70.
rs plus tard le gouvernement
nna la libération de tous les dé-
es. Rien qu'à Phnom Penh,
urent remis en liberté le 2 avril.
ntre eux avaient été emprison-
on les soupçonnait d'être des
s.

1966 vit l'apogée de
la politique
antiaméricaine de
Sihanouk avec la
visite du général de
Gaulle au
Cambodge. Celle de
Jacky Kennedy,
bien que privée,
était l'amorce, en
novembre 1967,
d'une normalisation
des relations avec
les U.S.A.



Photos collection particulière



Les vrais Khmers rouges étaient pourtant
peu nombreux au Cambodge : 3 000 environ
au début de l'année 1970 (sur une population
de sept millions d'habitants). Par eux-mêmes
ils ne faisaient courir aucun danger réel au
régime sihanoukiste. D'autant moins que le
peuple khmer se montrait profondément al-
lergique au communisme, en raison notam-
ment de son attachement à la religion bouddhi-
que.

En fait, la sécurité du Cambodge n'était

menacée que de l'extérieur, essentiellement
par le Nord-Viêt-nam et son satellite sudiste, le
Viêt-cong. Or, cette menace était la consé-
quence directe d'une politique étrangère assez
risquée pratiquée par Sihanouk depuis 1962-
1963.

le flirt avec les communistes vietnamiens

A cette époque, en effet, le leader cambod-
gien avait commencé à infléchir sa politique
de neutralité, pour se rapprocher de plus en
plus de Pékin, de Hanoï et du « F.N.L. »
(Viêt-cong). Exaspéré par l'attitude hostile
des États-Unis à son égard, furieux des criti-
ques de leur presse qui assimilait son régime à
une dictature, il avait rejeté l'aide américaine
— économique et militaire — à la fin de l'an-
née 1963. Puis il prit l'initiative de rompre les
relations diplomatiques avec Washington en
mai 1965, après une série d'incidents de fron-
tière avec le Sud-Vietnam dans lesquels
étaient impliquées les forces américaines.

Entre-temps, Sihanouk avait mis le doigt
dans un redoutable engrenage, en permettant
aux forces nord-vietnamiennes et vietcong
d'utiliser le territoire khmer contre les Sud-
Vietnamiens et leurs alliés américains. Au fil
des années — entre 1962 et 1970 — cette
utilisation devint une implantation durable,
sous la forme de « sanctuaires » installés dans
toutes les provinces cambodgiennes limitro-
phes du Sud-Vietnam.

Une situation dangereuse pour le Cam-
bodge se créa ainsi avec l'accord tacite du
prince qui, brouillé avec les États-Unis, pen-
chait de plus en plus vers les communistes

HISTORIA

asiatiques. La Chine de Mao Tsé-toung était devenue à ses yeux « l'amie numéro un du Cambodge ».

Quant aux Nord-Vietnamiens et Vietcong, il vantait leurs victoires à son peuple — qui pourtant n'avait pour eux aucune sympathie — en les appelant « nos frères vietnamiens ». Il s'était fait en même temps le champion d'une politique « anti-impérialiste », résolument dirigée contre les États-Unis. Cette politique fut à son apogée en 1966, l'année où le général de Gaulle vint en visite officielle au Cambodge. Cette visite, qui apporta au prince une immense satisfaction, fut marquée, le 1^{er} septembre, par le mémorable « discours de Phnom Penh ». Un discours dans lequel de Gaulle pressa les Américains d'abandonner le Sud-Vietnam, sans souffler mot des infiltrations nord-vietnamiennes dans ce pays ainsi qu'au Cambodge et au Laos.

Mais l'euphorie que connut alors Sihanouk allait être de courte durée. À partir de 1967 en effet, ses relations avec les communistes asiatiques commencèrent à se refroidir sérieusement. Avec les Chinois tout d'abord, qui cherchaient à exporter au Cambodge leur

« révolution culturelle » ; puis avec les Nord-Vietnamiens et Vietcong qui devenaient de plus en plus envahissants, et qui en outre soutenaient secrètement la rébellion armée des Khmers rouges.

Désillusionné et inquiet, le prince songea donc à se rapprocher des Américains.

Ce rapprochement n'était pas chose aisée, et sa réalisation demanda de longs mois. Mais Sihanouk fit preuve d'une persévérance remarquable pour parvenir à ses fins, car les obstacles furent nombreux. D'une part, en effet, il ne pouvait changer brusquement d'attitude à l'égard des États-Unis après les avoir dénoncés comme « impérialistes » et « agresseurs » pendant plusieurs années. D'autre part il devait agir avec beaucoup de prudence pour ne pas éveiller les soupçons des Nord-Vietnamiens et Vietcong qui le surveillaient de près. Sans parler de la méfiance des Américains eux-mêmes, qui jugeaient sa politique changeante et imprévisible et voyaient peu d'intérêt à une réconciliation éventuelle.

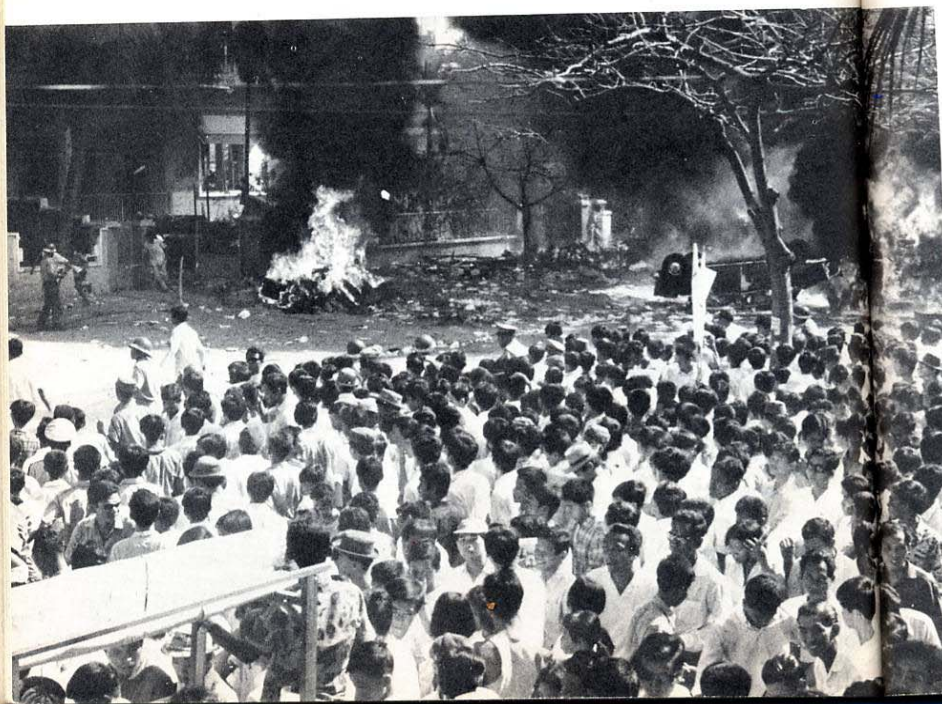
Celle-ci s'amorça cependant vers la fin de l'année 1967 quand le prince reçut, en novembre, Mme Jacqueline Kennedy venue au

Cambodge en visite privée et qu'il accueillit avec beaucoup d'égards. Deux mois plus tard, en janvier 1968, il recevait en son palais le président Johnson, M. Chestnut qui passa quatre jours à Phnom Penh.

Mais la guerre faisait rage au Cambodge, la situation à la frontière khmère était très tendue, et de nombreux incidents contrariaient les tentatives de Sihanouk en vue de renouer avec V.

Les relations diplomatiques entre le Cambodge et les États-Unis ne furent véritablement rétablies qu'en juin 1969, après trois années de rupture. Mais cette réconciliation vint trop tard pour être utile au Cambodge. Il ne lui était plus possible de déloger du fatal engrenage des conflits les missions avec les communistes. Car ceux-ci étaient installés dans tout l'est du Cambodge conquis.

Certes, Sihanouk avait comploté, en septembre 1968, à faire ouvrir des missions de « Vietnamiens » dans le ritoire khmer. Quelques mois



Photos collection particulière

1970 : le vent a tourné. Mise à sac des archives du Vietnam et du G.R. 11 mars 1970, ci-dessus Sihanouk, depuis trôné, était destitué. Le général du Conseil, d'État, président de la République.

HISTORIA

voulut pas revenir à Phnom Penh en temps opportun pour reprendre le contrôle de la situation. Le général Lon Nol l'avait pourtant alerté sur la gravité de cette crise, après que des milliers de jeunes Cambodgiens en colère eurent mis à sac les ambassades du Nord-Vietnam et du « G.R.P. », le 11 mars.

destitué à l'unanimité, il combat au micro

De Paris, le prince blâma les manifestants, semblant ainsi prendre parti pour des étrangers détestés par son peuple. En même temps il s'abstenait de regagner sa capitale, préférant d'abord se rendre à Moscou puis à Pékin. Ses atterrissements amenèrent finalement le parlement khmer, qu'il avait maintes fois humilié, à le destituer de ses fonctions de chef de l'État par un vote unanime (92 voix contre 0) le 18 mars. Cela sans le concours de la C.I.A., qui ne joua aucun rôle dans cette affaire.

Pour le Cambodge, comme pour Sihanouk lui-même, le temps de « la joie de vivre » fut alors définitivement terminé. Onze jours plus tard en effet, le 29 mars, les forces nord-vietnamiennes et vietcong attaquèrent sans avertissement la faible armée khmère : 60 000 hommes d'un côté, 32 000 de l'autre. Cette agression caractérisée précéda de plus d'un mois l'intervention américaine, qui ne débuta que le 30 avril. Sans l'avoir voulu, le Cambodge se trouvait désormais plongé dans la guerre.

Destitué, Sihanouk aurait pu alors se retirer en France dans sa villa de Mougins. Mais, ulcéré d'avoir été écarté du pouvoir, il préféra tenter de le reconquérir en faisant alliance avec les communistes asiatiques qu'il avait si souvent dénoncés depuis 1967.

Influencé par le Premier ministre du Nord-Vietnam, Pham Van Dong, accouru à Pékin pour le dissuader de s'exiler en France, il forma le 24 mars un « Front » (le « FUNK ») destiné à lutter contre le régime Lon Nol et les Américains.

Puis il se joignit aux Nord-Vietnamiens, vietcong et Pathet-Lao lors d'un « sommet indochinois » tenu à Canton les 24 et 25 avril 1970.

Enfin, il prit la tête d'un gouvernement en exil basé à Pékin, le « GRUNK », dans lequel il fit entrer plusieurs chefs des Khmers rouges avec lesquels il n'avait pas hésité à se réconcilier. Quant à ses motivations personnelles pour agir ainsi, il les dévoila en ces termes dans une déclaration faite le 16 avril et répétée par l'A.F.P. :

— Je veux me venger d'avoir été lâche-

ment calomnié, insulté et humilié par mes ennemis de l'extrême droite.

Or ce désir de vengeance allait coûter très cher au peuple cambodgien, pris dans la tourmente d'une guerre qui dura cinq ans et fit 600 000 victimes. Une guerre que le Cambodge, devenu république en octobre 1970, mena d'abord contre les Nord-Vietnamiens et Vietcong jusqu'à la fin de l'année 1972. Puis contre l'armée que les Khmers rouges avaient pu constituer dans les régions occupées par les envahisseurs au début des hostilités. Mais durant cette longue guerre, Sihanouk ne parut jamais sur un champ de bataille, se contentant de combattre à Pékin devant un micro.

Le 17 avril 1975, Phnom Penh encerclée fut prise par les Khmers rouges, et l'on sait quels terribles événements suivirent cette « libération ». Frustré du retour triomphal qu'il attendait depuis cinq ans, le prince exilé ne revint qu'en septembre dans sa capitale transformée en ville morte. Il alla ensuite se faire applaudir à l'O.N.U., puis retourna provisoirement à Pékin avant de rentrer à Phnom Penh en qualité de chef de l'État en décembre 1975.

prisonnier des exterminateurs

Mais cette fonction purement honorifique fut de courte durée. Le 2 avril 1976 il dut renoncer à son titre et à tout rôle politique, pour se retrouver prisonnier de ses pires ennemis, les Pol Pot et Ieng Sary, en compagnie de son épouse Monique et de leurs deux jeunes fils, Norindrapong et Sihamon.

Le silence se fit alors sur l'ancien « leader vénéré ». Du moins pouvait-il se féliciter que sa vie ait été épargnée par les Khmers rouges, grâce à la protection des Chinois, alors que le génocide pratiqué par le régime Pol Pot faisait périr en trois ans deux millions de Cambodgiens.

Mais tout n'était pas terminé pour Norodom Sihanouk. Le retournement de situation qui s'est produit au Cambodge au début de cette année a mis fin à sa réclusion. Il lui a même permis de paraître de nouveau à l'O.N.U. pour plaider la cause du régime Pol Pot abattu par les Nord-Vietnamiens. Après quoi, le prince libéré songeait à venir s'installer en France. Mais les Chinois en décidèrent autrement, et un nouvel exil à Pékin a commencé pour lui le 13 février. L'avenir seul pourra dire qu'il s'agit cette fois d'un exil définitif.

Bernard Hamel

Vie et sous l

Hommes politiques, moralistes. La chute du taux de natalité quelques années alertent les par femme alors qu'il en fait générations. L'accroissement des difficultés de la vie, la diminution à expliquer la chute qu'indique Godechot, qui vient de publier (Hachette), nous montre qu'une population reprend. Soucieux à ses lecteurs ce tableau en



Imagerie Pellerin Epinal